

LES TREIZE EN VACANCES

Grégory Haleux

En 1913, sévissait déjà la manie des enquêtes littéraires. Ainsi, à la mi-juin, deux enquêtes furent lancées par « Les Treize » dans « La Boîte aux Lettres », rubrique de courrier littéraire de *L'Intransigeant*. L'une portait sur les rapports entre auteurs et éditeurs, l'autre sur les projets des écrivains durant l'été :

*Vos projets pour cet été ?
Voici la saison où les écrivains vont labourer le papier,
pour les belles moissons. Les Treize leur demandent quel
sera leur travail de vacances¹.*

Du 17 juin au 22 août, parurent les réponses de vingt-huit auteurs.

Le 19 août, une réponse d'une forme originale était publiée : un quatrain de Guillaume Apollinaire, n'évoquant nul travail, qu'il envoya par carte postale de ses vacances à Villequier, en Normandie. Le 3 septembre, le poète réitérait, depuis La Baule, et son nouveau quatrain inaugura un concours :

1. Les Treize, « La Boîte aux Lettres », *L'Intransigeant*, 17 juin 1913.

Cette enquête était imitée, un mois plus tard exactement, par René Blum dans *Gil Blas*, avec une autre enquête sur les projets de vacances, mais réservée aux auteurs dramatiques.

Quatrains de vacances pour enrichir notre collection de cartes postales.

Les Treize offriront leurs œuvres incomplètes à l'auteur du meilleur quatrain célébrant quelque site de France².

Le concours eut un peu plus de succès que l'enquête : jusqu'au 4 octobre, trente-cinq quatrains de vacances parurent. Les Treize durent dominer le flot : « Mais les vacances sont finies. Chers lecteurs, n'en jetez plus... », « Chers lecteurs, réservez maintenant vos quatrains, nous vous en prions, pour les prochaines vacances »³. Mais sera-t-il question de prendre des vacances à l'été 1914... ?

La rubrique littéraire quotidienne de *L'Intransigeant* est née le 21 novembre 1909. Elle s'intitulait alors « Le Libraire du coin », sous la signature de « Gutenberg ». Celle des « Treize » apparut trois jours plus tard. Le 3 décembre, nouveau titre : « Le Coin du libraire », abandonné à son tour le 29 janvier 1910 pour enfin devenir « La Boîte aux Lettres ». Elle changera encore de nom, « Les Lettres », à la fin août 1915, et le gardera, comme sa signature, jusqu'à sa disparition en 1939.

Selon André Billy,

Il faut se garder de sous-estimer l'importance des courriers littéraires d'avant Quatorze. Assurés par de jeunes écrivains pour qui la littérature académique et boulevardière comptait peu, ils ont contribué à renverser la situation au profit d'écrivains qui, après la guerre, servis par de nouveaux éditeurs, devaient transformer complètement l'esprit de la littérature et déterminer une révolution du goût dont on n'avait pas vu l'équivalent depuis le romantisme⁴.

2. Les Treize, *op. cit.*, 3 septembre 1913.

3. *Ibid.*, 29 septembre et 3 octobre 1913.

4. André Billy, *L'Époque contemporaine (1905-1930)*, Tallandier, 1956, p. 162.

Gaston Picard va dans le même sens, pour qui avec la « Boîte aux Lettres » « s'ouvrait dans le journalisme et pour la littérature une ère d'essor, de renouvellement »⁵.

La grande originalité de cette rubrique fut d'abord d'être le premier courrier littéraire quotidien. On n'y trouvait pas seulement des critiques de livres : les Treize y annonçaient la naissance de nouvelles revues et de nouvelles rubriques dans la presse littéraire, les activités et projets des écrivains, y croquaient des « silhouettes » de jeunes auteurs à découvrir, révélaient quelques potins et tout ce qui concernait les coulisses des lettres. Et puis, il y avait l'esprit et l'élégance :

Sans se départir de leur belle humeur et sans solenniser leurs attitudes, Les Treize paraissent marquer la limite où s'arrêtent les influences, l'arrivisme, les intrigues de la fausse célébrité. En des notes sobres, ils conduisent l'ambiance intellectuelle du jour et ils le font avec une si active indépendance, avec un bon goût si épuré et une si grande équité, que leurs chroniques constituent le répertoire le plus complet de la vie intellectuelle du pays.

Ce qui plaît surtout dans leurs annotations marginales, c'est le souffle de rébellion et d'optimisme qui se superpose aux règles et aux conventions égoïstes.

À travers le commentaire, parfois irrévérencieux et mordant, n'apparaît jamais un intérêt, un jugement hâtif ou une passion d'école.

[...] Les Treize paraissent traduire la pensée de tous les groupes sans être affiliés à aucun ; et, en marge de la vanité de ceux qui dominent et des passions des nouvelles générations, ils représentent l'indépendance et la probité⁶.

5. Gaston Picard, « Histoire des Treize », *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 17 novembre 1934.

6. Manuel Ugarte, cité dans « Quelques mots sur... Les Treize », *L'Intransigeant*, 22 octobre 1923.

Mais qui étaient donc ces Treize si bien renseignés sur l'activité littéraire ?

Dès septembre 1910, un confrère plutôt fielleux vendait la mèche :

Ils signent Les Treize, mais ils ne sont que cinq. C'est M. Divoire⁷ qui imagina cette rubrique. Comme elle est lue assidument par quiconque tient bien ou mal une plume, cette rubrique rapporte quelque argent. (On cite le cas de tel rimeur de dix-sept ans qui acheta cent numéros parce qu'en deux lignes Les Treize avaient signalé son poème !) C'est pourquoi M. Bailby, qui n'est rien moins qu'intransigeant, la tolère et l'approuve.

Mais quels sont ces cinq qui signent Les Treize, rendent parfois quelques services, et ... ne s'oublient pas eux-mêmes ? Ce sont : MM. Divoire, Ernest Gaubert⁸, Louis Thomas⁹, Guillaume Apollinaire et Jacques Reboul¹⁰. M. André Salmon¹¹ y fut jadis [...]'¹²

7. Fernand Divoire a sa notice plus loin dans l'ouvrage. Il en est de même pour les noms suivants qui ne sont pas appelés en notes.

8. Ernest Gaubert (1881-1945), poète qui publia son premier recueil à dix-sept ans, dont les *Roses latines* en 1908 sont préfacées par Pierre Louÿs, romancier lauréat en 1913 du Prix national de Littérature, critique (des études sur Rachilde, Jean Lorrain, Pierre Louÿs, etc.), présent dans presque tous les journaux et revues.

9. Louis Thomas (1885-1962) eut lui aussi une activité littéraire surabondante. Poète remarqué, journaliste, critique, auteur en 1908 des *Tablettes d'un cynique*, créateur de revues (*Psyché* en 1906, *La Mode masculine* en 1911).

10. Jacques Reboul fut en 1912-1913 partisan d'une renaissance de l'esprit celtique, secrétaire général de la *Renaissance contemporaine*, fondateur, avec Canudo, de *Montjoie*, « organe de l'impérialisme artistique français », auteur en 1913 de *Sous le chêne celtique*.

11. André Salmon (1881-1969), poète, romancier, journaliste, critique d'art soutenant les Cubistes, ami de Picasso, de Max Jacob et d'Apollinaire, avec lequel il fonda, en 1903, *Le Festin d'Ésope* et collabora à la fondation de la revue de Paul Fort, *Vers et Prose*. Il participait également, depuis mai 1912, au courrier artistique quotidien de *Gil Blas*.

12. « Les Treize », *Les Hommes du jour*, 17 septembre 1910.



Les Treize, vus par Gaillac

Pour Gaston Picard, les Treize étaient « tantôt moins, tantôt plus de treize¹³ » ; pour Léon Treich, ils n'étaient « presque jamais treize, mais neuf, dix, onze¹⁴... » ; pour André Billy, ils étaient « en réalité une trentaine¹⁵ »...

Là n'est pas l'important : « Les Treize » sont d'abord une allusion à *L'Histoire des Treize* de Balzac, ces « treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir ». Ou, plus simplement, « Les Treize » pourraient être les treize lettres du mot *intransigeant*...

Parmi ceux qui, avant-guerre, participèrent à l'œuvre collective des Treize, citons encore : Max Jacob¹⁶, Alain-

13. Gaston Picard, *op. cit.*

14. Léon Treich, « Les courriéristes littéraires. Les Treize de *Intran-sigeant* », *Almanach des lettres françaises et étrangères*, éditions Georges Crès, vendredi 11 janvier 1924, p. 41.

15. André Billy, *op. cit.*

16. Max Jacob (1876-1944), ami de Picasso, Apollinaire, Salmon, côtoyant à Montmartre puis Montparnasse tous les peintres et écrivains, d'abord artiste et critique d'art, poète qui ne sera vraiment reconnu qu'avec la publication du *Cornet à dés* en 1917.

Fournier¹⁷, André Billy, Gaston Picard, André du Fresnois, René Bizet¹⁸, André Dupont¹⁹, Roger Allard, Olivier-Hourcade, etc²⁰.

Les Treize, comme les participants du concours, sont poètes autant que journalistes. Beaucoup ont fondé leur propre revue poétique ou deviendront rédacteurs en chef de grands journaux. En tant que critiques littéraires ou artistiques, ils ont souvent eu leur propre rubrique. Certains même ont dirigé d'autres courriers littéraires.

Nés, pour la plupart, entre 1880 et 1887, ils appartiennent à cette génération de poètes qui, après 1900, dans la « crise des valeurs symbolistes²¹ », les uns, néo-classiques, se sont tournés vers la tradition, les autres ont cherché de nouvelles voies, en une grande diversité d'« écoles », parmi lesquelles celles des Unanimités de l'Abbaye ou des Fantaisistes et les nombreuses avant-gardes, comme le Simultanéisme, mené entre autres par Fernand Divoire, le chef des Treize et auteur en 1912 de l'*Introduction à l'étude de la stratégie littéraire*.

C'est donc Apollinaire — depuis début 1910 il est l'un des Treize et tient la rubrique d'art de *L'Intransigeant* —

17. Alain-Fournier (1886-1914), célèbre auteur du *Grand Meaulnes* qui paraît à l'automne de cette année 1913, fut aussi responsable en 1910-1912 du courrier littéraire quotidien de *Paris-Journal*.

18. René Bizet (1887-1947), ami d'Alain-Fournier avec lequel il fut au lycée, poète, critique littéraire, dramatique et musical à *Comœdia* et à *L'Intransigeant*.

19. André Dupont (1884-1916), neveu de Stanislas de Guaita, ami de Léon Bloy, critique littéraire à *L'Intransigeant*, tint, à partir de la fin 1912, la chronique des revues à *La Phalange*.

20. Après la guerre, d'autres rejoignirent les Treize, notamment : Jean Pellerin (1885-1921), Léon Deffoux (1881-1945), Émile Zavier (1884-1943), Léon Treich (1889-1974), Albert Acremant (1882-1942), Albert Flament (1875-1956), André Warnod (1885-1960), Gabriel Boissy (1879-1949), René Groos (1898-1972), René Clair (1898-1981).

21. Voir Michel Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes - Vingt ans de poésie française (1895-1914)*, Privat, 1960.

qui initie ce concours de quatrains postaux, témoignant de ce goût pour la poésie de circonstance, comme dans ses nombreux poèmes épistolaires, notamment ceux des *Poèmes à Lou*, ou dans *Calligrammes* où deux poèmes s'intitulent « Carte postale »²² : au lieu de répondre banalement à l'enquête sur les vacances des écrivains, il le fait par un poème sur carte postale.

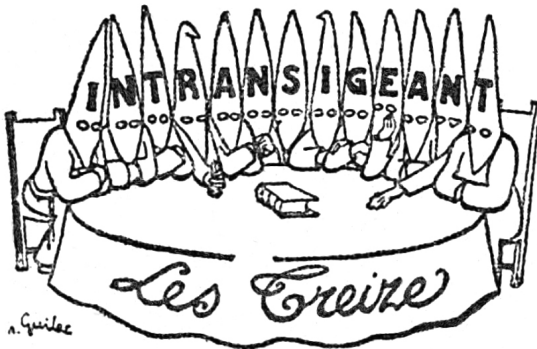
Apollinaire se trouve à un moment important de son existence, sentimentalement — il est à Villequier pour tenter de se réconcilier avec Marie Laurencin qui l'a quitté depuis un an — et littérairement : en cet été 1913, la presse a beaucoup parlé de lui, après la parution, à la fin d'avril, d'*Alcools*, qui déconcerte et fait sensation ; en septembre, pendant notre concours, il publie *L'Antitradition futuriste - Manifeste synthèse* et prend la direction des *Soirées de Paris* ; il participe aux débats sur le simultanésisme et la synthèse poétique ; à la fin de l'année, après « Les Fenêtres » qui l'avaient commencée, il compose un nouveau poème-conversation, « Lundi rue Christine » et enregistre trois poèmes sur disque, dont « Le Pont Mirabeau »...

Si l'usage poétique qu'Apollinaire fait de la carte postale a commencé dès 1901, ceux qui paraissent dans *L'Intransigeant* s'inscrivent dans ce contexte de l'*esprit nouveau*, d'une recherche de modernité faisant coïncider l'art, la poésie et la vie, le réel. Ce petit bout de carton permet d'enregistrer, simultanément et recto verso, le temps et l'espace, synthétiquement, dynamiquement.

Les premiers poètes à suivre Apollinaire dans ce concours sont ses amis : André Billy (qui l'accompagne en Normandie et encore à Ermenonville), Roger Allard, Louis

22. Voir Anne Reverseau, « Focus Apollinaire. Les cartes postales lyriques de Guillaume Apollinaire », in *Un Monde en cartes postales. Cultures en circulation*, dir. Magali Nachtergaele et Anne Reverseau, Le Mot et le reste, 2022, pp. 70-71.

de Gonzague-Frick, Jacques Dyssord, Gaston Picard, Fagus, etc. Plus largement, les contributeurs appartiennent à une communauté de poètes-journalistes qui « remplissent, l'année entière, les revues et journaux de leurs critiques et reportages petitement payés, courent entre revue éphémères qu'ils fondent, dirigent et nourrissent, dans une sociabilité qui ne se limite pas à l'heure de l'apéritif²³ ». Ces journaux et revues sont, outre *L'Intransigeant*, *L'Île sonnante*, *La Phalange*, *Vers et Prose*, *Gil Blas*, *Paris-Journal* — ces deux derniers ont d'ailleurs transporté le concours dans leurs colonnes.



Dessin de Gaillac

Accompagnant chaque quatrain, la reproduction d'une carte postale qui pouvait être celle sur lequel il fut expédié. En regard sur la page de gauche, je présente l'auteur et le contexte.

23. Stephen Steele, « Le poète en vacances à l'été 1913 », *Neophilologus*, n° 101, 2017, pp. 199-217.

QUATRAINS
DE VACANCES

- 1913 -

Ô Bateaux Souvenirs et vous Nuages Flottes.

Publié le 19 août 1913¹.

Guillaume Apollinaire rejoint le 11 août 1913 Marie Laurencin à Villequier, en Normandie. Le but du séjour, conçu par leur amie Louise Faure-Favier, est une tentative de réconciliation entre le poète et l'artiste. Apollinaire est accompagné d'André Billy², avec lequel il a fait le voyage à pied depuis Rouen. René Dalize les y retrouve bientôt. Louise Faure-Favier évoque, en écho au quatrain,

huits jours heureux. Huit jours de soleil et de plaisirs simples. De la terrasse de l'hôtel, nous regardions passer les bateaux, et c'était une distraction sans cesse renouvelée que celle qui consistait à assister à la relève des pilotes chargés de conduire les remorqueurs remontant ou descendant la Seine, du Havre à Rouen. Plusieurs de ces pilotes logeaient dans notre hôtel et prenaient, parfois, leurs repas à notre table [...]³

Ils vont visiter, au cimetière de Villequier, la tombe de Léopoldine Hugo, morte noyée le 4 septembre 1843⁴. Apollinaire y récite par cœur, selon son amie Louise, le poème « À Villequier » de Victor Hugo.

La réconciliation espérée n'a pas lieu.

Le jour de la publication du quatrain, Apollinaire part pour La Baule d'où il adressera à Louise un poème dans lequel un passage évoque à nouveau Villequier :

Je pense à Villequier « arbres profonds et verts »
La Seine non pareille aux spectacles divers
L'église les tombeaux et l'hôtel des pilotes
Où flotte le parfum des brunes matelotes⁵.

1. Repris dans Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 1028 et dans *Le Guetteur mélancolique suivi de Poèmes retrouvés*, Gallimard, « Poésie », 1970, p. 174.

2. André Billy a rapporté des souvenirs sur ce séjour dans *Apollinaire vivant*, La Sirène, 1923 et *Avec Apollinaire. Souvenirs inédits*, La Palatine, 1966.

3. Louise Faure-Favier, *Souvenirs sur Apollinaire*, chapitre V, « Nos vacances à Villequier », Grasset, 1945, p. 66.

4. Apollinaire consacre une partie de sa « Vie anecdotique » du 16 septembre 1913 au *Mercur de France* à cette visite du cimetière.

5. Guillaume Apollinaire, *op. cit.*, p. 362.



Ô Bateaux Souvenirs et vous Nuages Flottes
Qui fuyez la Sirène et les feux d'un cargo
Je suis à Villequier au milieu des pilotes
C'est ici que mourut la fille de Hugo

GUILLAUME APOLLINAIRE